

Exil et traduction
Traduire Claude Vigée en italien

par Claude Cazalé Bérard

Exil de la parole, exil de la présence :
Quand le prince est absent le monde est en exil
Chaque homme est en exil dans le désert du temps.¹

Esilio della parola, esilio della presenza :
Quando il principe è assente il mondo è in esilio
Ogni uomo è in esilio nel deserto del tempo.

(*West End*)

C'est un plaisir que de présenter dans *Peut-être* ma traduction en italien d'un choix de poèmes de Claude Vigée, qui a abouti à une édition bilingue de ses poèmes qui paraîtra prochainement dans les publications de l'Association, grâce à Anne Mounic que je remercie chaleureusement pour son accueil. Je voudrais revenir, en cette occasion, sur deux thèmes qui tiennent à cœur à Claude Vigée parce que étroitement liés à son expérience existentielle et à son aventure intellectuelle et spirituelle : l'exil et la traduction.

Exil et traduction

On pourrait parler d'« éclat et d'écart » – en reprenant le titre si subtil et profond du très important colloque, qui a eu lieu à Strasbourg en octobre dernier, sur les juifs d'Alsace et de Lorraine, auquel ont brillamment participé Anne Mounic et Géraldine Roux –, dans la mesure où l'exil subi par Claude Vigée comme épreuve de vie a impliqué un « écart » de la langue ou des langues..., mais aussi une splendide reconquête – l'« éclat » – dans son héroïque « lutte avec l'ange », qui est en fait une « lutte avec langue », menée dans sa pratique multilingue et à travers la traduction de poètes aimés.² Un double défi qu'il lance à son traducteur, lui-même mis en demeure de respecter cet « écart » et cet « éclat » présents comme tension dialectique et créatrice dans une écriture qui n'est jamais immédiate, jamais facile d'accès puisqu'elle recèle secrètement le mystère, ce silence qui l'engendre « le silence de l'Aleph »³. Ce silence, qui précède toute

1 Claude Vigée, *La corne du Grand Pardon*, in *Jusqu'à l'aube future* : Poèmes 1950-2015. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 93.

2 Claude Vigée, « Lutte avec l'ange, lutte avec langue », Entretien avec Anne Mounic, *La Double voix*. Paris : Parole et Silence, 2010, pp. 93-101.

3 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph. Écriture et Révélation*. Paris : Albin Michel, 1992.

création, prélude à un nouveau « passage », une nouvelle « pâque » pour la conquête d'une liberté d'exister, d'un lieu saint de la justice et de la paix. Secret de l'« extase » et de l'« errance » qui rythment tout le parcours de Claude Vigée. Comme nous le verrons, le poète et le traducteur ont, en effet, vocation de « passeur », de « médiateur », « *tragbhattatore* », dirions-nous en italien... Faire passer, conduire, transporter : le transport de l'intelligence et du cœur qui mène dans un territoire autre et en même temps ramène à soi, du même à l'autre, à l'étranger : c'est « l'épreuve de l'étranger » pour Antoine Berman.⁴

Cette dimension éthique de la parole poétique, littéralement une « poéthique », renvoie à ces trois principes identifiés par Edgar Morin, dans *La Méthode*, qui peuvent caractériser à la fois la création poétique en tant que telle et l'entreprise de traduction qui la fait sienne : – la « récursivité » comme retour sur soi, sur sa propre pensée, rétroaction, feed-back ; – le « dialogique » en tant que tension complexe des opposés, interaction, incertitude, inachèvement ; enfin, la « reliance », cette reconnaissance de la nécessité existentielle et gnoséologique de relier, de rassembler, de réunir, sans pour autant réduire, homologuer, uniformiser.⁵ L'éthique contre le nihilisme justement rejeté par Vigée, contre les dogmes de la pensée unique, mais aussi contre les exigences parfois arbitraires d'une langue d'arrivée qui peut entraîner à trahir, à déformer, défigurer... Avec Berman et Ricœur nous pensons que la traduction est une « hospitalité langagière » – où se résout de manière probante la double signification en français du mot hôte : celui qui reçoit (la langue d'arrivée) et celui qui est reçu (la langue de départ) –, une hospitalité infinie sans préjugés et méfiance, dans la reconnaissance que les langues ont vocation à se mêler, à se métisser, en inaugurant un nouveau langage.⁶ Paul Ricœur parle du « défi » et « bonheur » de la traduction, une fois que l'on a renoncé définitivement à la prétention de produire la traduction parfaite, mais aussi de sauver toute la mémoire du monde et des cultures ; « défi » et « bonheur » dans la mesure où la traduction s'efforce (par approximations, par tâtonnements successifs), de « construire des comparables », selon l'expression empruntée à Marcel Détienné, qui envisage un « comparatisme constructif », mettant en œuvre à partir du « choc de l'incomparable » – des équivalences, des convergences, des relations improbables et inédites entre objets, concepts ou êtres hétérogènes : « Grandeur de la traduction, risque de la traduction : trahison créatrice de l'original, appropriation également créatrice par la langue d'accueil, construction du comparable. »⁷

C'est justement d'une véritable rencontre, d'une relation authentique à l'autre que j'entends parler à propos de ces traductions que j'ai portées pendant plusieurs années, dans une gestation lente et attentive, à l'écoute tant de Claude Vigée (comme poète et traducteur) que de la poésie italienne qui est appelée à accueillir ses vers. Je rappelais à cet égard, lors de notre précédente rencontre, qu'il s'agissait de prendre en compte au plus haut point, l'autre de la langue, l'autre du texte, l'autre de la culture, approchés (plus qu'appropriés ou maîtrisés et dominés) moyennant de subtiles et complexes (parfois violentes, parfois arbitraires) opérations

4 Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard, 1984.

5 Edgar Morin, *La Méthode 6 : Éthique*. Paris : Seuil, 2004, p. 32.

6 Paul Ricœur, *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004. Ce recueil rassemble trois conférences sur ce thème : « Défi et bonheur de la traduction » (1997), pp. 7-20 ; « Le paradigme de la traduction » (1998), pp. 21-52 ; « Un 'passage' : traduire l'intraduisible » (inédit), pp. 53-69 ;

7 Cité par P. Ricœur, *ibid.*, p. 63. Marcel Détienné, *Comparer l'incomparable*. Paris : Seuil, 2000, p. 48.

de translation, de transfert, de transposition, de transfiguration, de transmigration... Il s'agit donc aussi de la recherche de l'exactitude, de la correspondance verbale, de l'équivalence sans adéquation, du partage de la signification (celle du message, du texte, de l'œuvre) postulée comme absolument unique et pourtant toujours communicable : singulière et néanmoins plurielle en vertu de ses multiples modulations, de ses connotations, de ses transformations, de ses métaphorisations ; point de rencontre fragile, incertain et imprévisible, et pourtant aspirant à la conservation, à la pérennisation ; trace irréversible de notre finitude historique et, peut-être, pourquoi pas, comme signe de notre appartenance à un infini, à un éternel...

Je voudrais rappeler avec ses mots, cette intervention de Claude Vigée lui-même définissant la tâche du traducteur à partir de sa propre expérience, lors d'une Table ronde dédiée à la Traduction :

La première tâche d'un traducteur de poésie, c'est de produire un rythme vivant, sans songer a priori à imiter sottement ou à restituer celui de son modèle étranger. Au contraire, il faut d'abord le conjurer, hors du vide de sa propre conscience en éveil, à partir de son propre silence qui remplit sa propre ouïe, sa propre oreille qui attend, et qui ne sait pas, et qui interroge l'avenir. Comment passer sans aucune transition des rythmes profonds de l'allemand par exemple, ou de l'hébreu, ou de l'anglais, ou même du dialecte alémanique alsacien, à ceux du français parlé d'aujourd'hui ? Un abîme les sépare à première vue [...]. Alors, on ne peut pas traduire ? Je ne sais pas. On ne peut peut-être pas traduire, mais il est certainement permis d'écouter intensément le murmure des syllabes initiales, permis de suivre en soi-même leur mouvement subtil, de les danser en soi-même [...], d'accueillir leur respiration pleine de justesse et de génie. Il est permis de distinguer les sonorités spécifiques que ces syllabes initiales éveillent dans notre oreille attentive, de s'accorder aux nuances de leur musique et de leur silence. Quand on fait ça, quand on essaie, on ignore au commencement si on a la moindre chance d'aboutir à un texte vrai et vivant dans l'autre langue. Quel serait le fruit de cette conversion, de cette *teshounah*, improbable comme toutes les conversions – en principe ? Voilà le grand problème. La fidélité, au sens le plus simple, est une vertu nécessaire dans toutes traductions. Poésies ou proses. Pour être un artisan du langage honnête et compétent, il convient avant tout de restituer le sens obvie du texte, en interprétant avec doigté, souplesse et humilité. En d'autres termes, comme le disait Goethe, cela ne fait jamais de mal de savoir quelque chose. Même dans les langues. Le contenu sémantique primaire du poème étranger doit être partagé finalement, avec le lecteur futur, qui lui ignore qu'il ne sait rien, ne connaît peut-être pas l'allemand, ni l'anglais, ni l'hébreu, ni – honte suprême ! – le dialecte alsacien. Ce lecteur avance vers l'œuvre qui est scellée, en tâtonnant dans la nuit. Ce lecteur futur, avance comme un aveugle plein de confiance, qu'il faut comme un bon chien d'aveugle guider doucement par la main, pour réussir ce voyage périlleux de traduction, qui s'achèvera, espérons-le, par un véritable échange entre les deux langues. Il importe pour le traducteur, de se sentir à la fois très bien et très mal, dans une langue comme dans l'autre. De se sentir un peu étranger dans toutes les langues – surtout celle qu'on veut traduire – dans lesquelles on traduit. Le traducteur saura à la fois jouir et pâtir de ce qu'il se donne à transmuier ainsi, dans l'opération alchimique dont je parle. Mais il le fera sans jamais se leurrer sur les difficultés inhérentes à une approche précise, détaillée, loyale, du texte à traduire, et du texte en traduction. [...] L'écoute, c'est la clef. Alors, que je traduise Rilke, T.S. Eliot, Ivan Goll, David Rokéah le poète israélien, Daniel Seter, Shirley Kaufman, ou bien tout récemment encore [...] le poète allemand Walter Helmut Fritz, je pars toujours de la lecture à haute voix. Ensuite, répétée en sourdine, pour moi-même. Je marmonne les strophes du poème, je me laisse porter par le flux montant, puis descendant, décroissant, des vocables initiaux – je ne dis pas des mots –, des vocables, ou des

voyelles initiales, originales. Et puis, par un tour de passe-passe, parce que je suis en même temps un filou et un espiègle, tout cela est vite remplacé mine de rien, juste pour voir, par les vocables que je leur substitue expérimentalement en français, pour voir, pour rigoler. Et c'est une phase transitoire. [...] Je réponds au rythme des vers originaux, en intériorisant ce rythme-là par degré. Je glisse avec un bonheur inquiet, coupable et ravi, de phonème – pas de mot – mais de phonème en phonème, comme un nageur qui fait très imprudemment la planche sur les profondeurs houleuses de l'océan, sans trop penser à ce qu'il y a dessous. Sans me soucier d'autre chose que de cette dérive temporelle, merveilleuse. [...] Alors, c'est une dérive merveilleuse, temporelle. Je réussis à capter comme cela le poème, venu d'ailleurs, d'en dessous et d'autrefois, dans mon maintenant. C'est moi qui fais la planche, maintenant. Ce qu'il y a dessous, ce poème, c'est d'autrefois et d'ailleurs, d'un autre. [...] Alors, c'est comme cela que je réussis à capter le poème. Dans mon maintenant, dans ma durée actuelle. Cette durée actuelle coïncide, puisque c'est quand même un travail, avec le déploiement du texte que je dois traduire. Il se déploie, mais où est-ce qu'il se déploie ? Plus chez Rilke, chez Goll ou Eliot, mais chez moi. Il se déploie dans le champ de ma propre conscience qui est éveillée, qui est aux aguets. C'est comme cela que se marie ce qui est traduit, ce que l'on doit traduire, avec ce que l'on fait, par une espèce de séduction mutuelle, de jeu mutuel. C'est une écoute, et cette écoute-là, cette bonne écoute, est faite d'humilité bien sûr. Cette écoute témoigne non pas d'un savoir, mais d'un non-savoir qui est heureusement consenti, qui témoigne d'une suspension de la part du traducteur : d'une suspension du désir de possession, de maîtrise face au poème. Je renonce pour un temps à la tentation de m'emparer du langage de l'autre. Je laisse librement jouer en moi le langage de l'autre, les pouvoirs de ce langage. Et c'est dans cet état de vacuité d'esprit, de dessaisissement, dans cet état de légèreté, dans tous les sens du terme, aussi légèreté au sens d'irresponsabilité (ne pas trop penser à ce que l'on fait, à ce que l'on dit, à ce que l'on va sortir), dans cet état-là d'absence de poids de la tête, que j'ai distillé peu à peu, syllabe après syllabe, mes traductions françaises des poètes dont je vous ai mentionné le nom. Alors, après coup je saisis, je commence à saisir, quand c'est fini, ce que je cherchais dans cet exercice un peu extravagant ; à travers mon propre corps, bien éveillé, bien présent au monde. Ce que je cherchais à travers moi se tramait déjà d'avance. À travers mon corps se tramait une voix : d'abord celle du poète à traduire, puis la mienne. Une voix qui pourrait se sentir en phase avec le chant d'un autre – d'un autre devenu intime, tout en restant étranger. Il faut donc vivre cette aventure-là, sans calculer. Il faut la vivre à fonds perdus, en courant tous les risques, y compris celui de ne pas être publié. C'est comme cela : il faut payer, il faut vivre cette aventure de la traduction à fonds perdus, il faut se prêter sans conditions préalables, sans garantie d'assurance, sans restriction mentale, à la conversion d'âme, à la *tesbouwah*, à la conversion de paroles finalement, au changement d'être que cette opération nous impose au plus intime de nous-même, ce qui est toujours un peu douloureux. Le traducteur participe intensément, et c'est la jouissance de la chose. Poète ou non poète, il participe intensément à la métamorphose d'un poème donné par l'autre, derrière moi, dans le dos, en un poème conquis. C'est un peu la conquête de la Terre promise. C'est une histoire du genre « terre promise, terre conquise », qu'on revit, même quand on traduit un poème. On ressurgit avec ce chant nouveau qui est gagné sur l'ailleurs. Pour parler comme Rilke : « cela est encore proche, et cela est déjà étranger ». C'est ce que Rilke appelle dans un des sonnets à Orphée : « gain de l'espace », de l'espace étranger. C'est une chose assez miraculeuse, et bien que détachée de sa matrice, l'œuvre du traducteur demeure toujours, si elle est vraie, si elle est bonne, comme l'écho, le rappel, de ce qui a été laissé en arrière. Sans que cela soit jamais vraiment oublié, ni supplanté. Chacune de mes traductions doit se lire, devrait se lire, aussi, comme un *toda raba*, comme un remerciement adressé au poème étranger, passionnément visité, puis délaissé et trahi, comme on trahit un amour ancien. La reconnaissance, c'est la condition de cet accouchement difficile. Et c'est avant tout par

gratitude que j'ai éprouvé la nécessité, la volupté, la perversité si vous voulez, de traduire des poèmes de Rilke, ou d'Eliot, ou d'autres. Poèmes étrangers, auxquels je m'étais d'abord heurté avec une certaine colère, avec angoisse, et peur. Et l'on revient toujours à la Bible : comme Jacob affronta l'Ange nocturne, l'Ange démon nocturne, au gué du Yabbok. Au don gratuit de la poésie d'un autre, répond, doit répondre ma simple gratitude, qui fait écho à la générosité, à la bonté investie dans les œuvres héritées du passé poétique humain. Car nous en sommes les héritiers. Et il faut dire merci pour cela. Gratitude : seule la gratitude rend possible, au fond de l'âme, sans comédie, la résurrection d'un poème dans un autre continent de la parole, comme la gratitude aussi favorise l'émergence de tout ce qui est bon, rare et précieux en ce monde.⁸

Et c'est précisément cette gratitude que je voudrais exprimer ici, à Claude Vigée, pour avoir eu le bonheur de le traduire, moi qui ne suis pas poète, mais seulement quelqu'un qui avec amour filial pratique la langue italienne, ma langue maternelle au sens strict du terme, et qui a souhaité en faire don à notre cher poète. J'espère avoir respecté, en me mettant à l'écoute, son défi au conformisme, aux habitudes langagières, aux facilités du déjà lu, déjà vu. J'espère avoir réussi à rester fidèle à son rapport intime et sensuel à la parole, en en conservant le rythme, la pulsation, la couleur tout en le transfigurant dans la langue qui fut celle de Dante, ce passeur par excellence, ce « transgresseur » selon les paroles de Saint John Perse – en relations, souvenons-nous, avec Claude Vigée, lors de leur exil américain – ; Saint-John Perse qui offrit au Florentin un hommage magnifique, de poète à poète ayant subi également la proscription et l'exil :

Poète, homme d'absence et de présence, homme de refus et d'affluence, poète, né pour tous et de tous s'accroissant, il est fait d'unité et de pluralité. Par grands lambeaux d'humanité s'opère en lui ce déchirement d'un seul en proie à l'épopée de tous – levée de tous dans l'œuvre et de l'œuvre dans tous. Des marches de l'exil, il gère une solitude plus peuplée qu'aucune terre d'empire. [...] Homme lui-même de pleine vocation, ardent à vivre l'homme dans la pensée et dans l'action, Dante semble pour son temps légitimer d'instinct une volonté de puissance hors des limitations de l'orthodoxie chrétienne... Poète toujours ce rebelle-né, qui revendique dans l'homme plus que l'homme... Et que la poésie elle-même est action, c'est ce que tend à confesser la solitude du proscrit. [...] Honneur à Dante Alighieri, maître d'œuvre et d'action ! Honneur à l'homme de grande cause et de grande tractation ; et pleine gratitude à l'homme, dans son temps, qui le plus loin porta l'action libératrice du langage – le poète, par qui s'éclaire et s'agrandit l'espace des vivants.⁹

8 Les interventions à cette Table ronde qui s'est tenue – dans le cadre du Colloque *Traduction et interculturelité. Théories et pratiques de la traduction*, organisé par le CRIX (Centre de Recherches Italiennes de Paris X) en collaboration avec les universités Paris III - Sorbonne Nouvelle, et Paris IV Sorbonne – en Sorbonne le 27 novembre 2004, sont publiées dans la revue en ligne *Testo e Senso* (8 – 2007).

9 Saint-John Perse, « Discours de Florence » (20 avril 1965), *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1972, pp. 454-456 ; le même qui avait critiqué le « judaïsme », ce mélange de prose et de poésie créé par Claude Vigée, avec approche une très originale et novatrice de la textualité littéraire.

Avant de proposer quelques-unes de mes traductions, je voudrais rappeler que la première et unique traduction en italien qui ait été publiée, est celle d'Ottavio Di Grazia, qui participa plusieurs fois à nos colloques et tables rondes autour de l'œuvre de Claude Vigée. Il a traduit, en effet, *Dans le silence de l'Aleph. Écriture et révélation*, sous le beau titre : *Alle porte del silenzio. Scrittura e rivelazione nella tradizione ebraica* (Padova : Edizione Paoline, 2003). Le critique italien a su saisir la profonde articulation entre dimension existentielle et enracinement sapientiel, entre histoire individuelle et contingente d'une part, et histoire universelle d'autre part. Il a su montrer comment à partir de la tragédie d'un temps menacé par la barbarie, au bord du chaos, le poète sait se transcender dans la parole poétique, et s'élever à travers sa création langagière jusqu'à la Parole divine recelée dans le mystère biblique. Di Grazia insiste sur la diversité des langues qui jalonnent toute l'expérience vitale de Claude Vigée, du dialecte alsacien de l'enfance, au français de l'école, du lycée et des études universitaires, à l'anglais de l'exil, à l'allemand de son travail de traducteur, à l'hébreu du retour à la Terre promise ! Un ancrage dans le passé et dans le futur...

C'est ainsi qu'à travers une vie faite de pérégrinations, d'exils, d'aventures nouvelles, je n'ai jamais abandonné l'usage de mon dialecte natal. [...] Mais il existe dans le lieu mental une source plus profonde, dont les eaux viennent de plus loin, dont les origines se cachent dans le futur inouï autant que dans le passé. Ces langues de la première et de la seconde enfance, qui contribuent de manière décisive à l'édification de soi-même, réfractent beaucoup plus fortement que celles de l'âge adulte la lueur d'une source qui nous échappe. [...] L'Aleph est la source de toutes les paroles articulées, brisées ou florissantes, qui adviennent en nous plus tard au cours de notre pérégrination terrestre.¹⁰

Di Grazia parle justement d'une « physique verbale » dans laquelle se lit une « métaphysique de la parole révélée » ; d'une « poétique existentielle » qui n'est autre que la réalisation vivante, actuelle « ici et maintenant » d'une vocation éternelle à l'insondable, au mystère. « L'espoir en la parole est la promesse du monde »¹¹, dit encore le poète.

Mon choix de poèmes est forcément très personnel, il favorise l'inspiration biblique et méditerranéenne de Claude Vigée, celle qui chez moi fait écho avec cette tradition italienne dont je suis pétrie depuis mon enfance. L'inspiration méditerranéenne et les échos bibliques, en particulier du Cantique des cantiques dans sa poésie d'amour, le rapprochent ainsi d'un grand poète italien, tourmenté et solaire à la fois, charnel et spirituel, Umberto Saba, originaire de cette Trieste juive, héritière de la Mitteleuropa (Italo Svevo...), martyr et héroïque dans sa résistance au fascisme. Je voudrais rappeler ici les paroles d'Elsa Morante, elle-même romancière (auteur de l'inoubliable *Storia*) et poète, qui considérait Saba comme « le poète de toute la vie », travaillant « avec la scrupuleuse honnêteté de ceux qui recherchent la vérité », avec la force et l'obstination de

¹⁰ Claude Vigée, « Écouter, marmonner, transposer. Déchirure et invention de la parole ». *Mélancolie solaire*. Paris : Orizons, 2008, pp. 246-248.

¹¹ *Ibid.*, p. 249.

ceux qui défendent les valeurs de la vie, contre celles de la mort, ce qui lui permettait de rapprocher la *Divine Comédie*, *La Flûte enchantée* de Mozart, le *Recherche* de Proust et le *Canzoniere* de Saba :

L'homme et son univers sont compris par Saba avec irrémédiable sympathie, voire amour : heureux Saba ! Puisqu'une loi irrémédiable de l'art et de la nature a établi qu'il n'y a pas d'autre moyen pour extraire les formes de la vie hors de l'informe de la mort. Et la sympathie amoureuse de Saba attendrit et magnifie toute chose vivante : rendant à chaque chose un sentiment définitif de gratitude et de pardon. [...] Comme les protagonistes des mythes, des fables et des mystères, tout poète doit traverser l'épreuve de la réalité et de l'angoisse, jusqu'à la limpidité de la parole qui le délivre, et délivre aussi le monde de ses monstres irréels. Et dans cette courageuse traversée chaque poète est un pionnier, car le drame de la réalité n'a pas de limites, et il est toujours autre.¹²

La culture juive de Saba, avec sa défense de la vie en dépit de tout, contre les mortifères esthétiques de la modernité et contre la barbarie, se retrouve dans celle de Claude Vigée pour une poésie qui se veut à la fois lyrique et épique, hymnique. J'ai donc suivi cette double et complémentaire source d'inspiration.

Choix de poèmes traduits

Voici, donc, quelque uns de poème que j'ai choisis, ceux qui davantage me parlent et me font vibrer à l'unisson.

Tu n'écris plus
Pour être lu
Par des poètes.

Tu dis pour être
Au cœur de l'homme,
Simplement.

Ton chant est comme
Une fenêtre
Ouvrée au vent :

Orages à mille têtes !
(« Tu dis pour naître »¹³)

12 Elsa Morante, « Il poeta di tutta la vita », *Pro o contro la bomba atomica e altri scritti*. Milan : Adelphi, 1987, pp. 36-39 [notre traduction] Se reporter également à : *Pour ou contre la bombe atomique*, tr. par J.-N. Schifano. Paris : Gallimard, 1992.

13 Claude Vigée, *La corne du Grand Pardon*, in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 157.

Non scrivi più
Per essere letto
Dai poeti.

Tu dici per essere
Nel cuore dell'uomo,
Semplicemente.

Il tuo canto è come
Una finistra
Spalancata al vento :

Bufera dalle mille teste!

Parmi les vers les plus difficiles à rendre, ce sont ceux assurément qui disent l'ivresse, l'envolée de l'étreinte amoureuse, puisque chaque langue a son intonation pour l'amour, ses propres résonances :

[...]
Comme sourd la beauté d'un visage amoureux.
la flamme du miroir dit celle de l'espace :
tel est le transparent mystère de l'été ;
dans le nid du matin le poème et l'enfant,
promesses faites chair naissent d'un même feu,
ils portent la pourpre immédiate du soleil.
L'oiseau s'il chante n'a qu'un cri : *TON CŒUR FAIT MONDE*,
le double empire uni sous la simple couronne
et le monde vraiment chez lui au cœur de l'homme.
(« Épiphanie » ¹⁴)

[...]
Come scaturisce la bellezza di un viso amoroso.
la fiamma dello specchio dice quella dello spazio :
tale è il trasparente mistero dell'estate ;
nel nido del mattino la poesia e il bambino,
promesse fattesi carne nascono dallo stesso fuoco,
portano la porpora immediata del sole.
L'uccello se canta ha un solo grido : *IL CUORE FATTO MONDO*,
il doppio impero unito sotto l'unica corona
e il mondo veramente di casa nel cuore dell'uomo.

Rêveries de l'Italie, résonances du Cantique des cantiques :

Femme, tu vis en moi, double dès l'origine,
Tes pieds contre mes mains, tes seins sous ma poitrine,
Et la douce chaleur de tes reins sous mes flancs
Se perd dans la fraîcheur de nos draps de lit blancs.

Oiseau fou, tu plonges
Plus loin que l'hiver :
Tes ailes s'allongent
Au-delà de la mer.

Dans le creux de l'exil ainsi fleurit la joie :
Autour de notre feu se rompt l'anneau des nuits.
De la maison charnelle où le matin rougeoit,
Obscures, vers la mer, les collines s'enfuient.

La mouette au vent
Trouve sa patrie :
Le soleil levant
Porte notre vie.

Ève, je dors en toi, simple dès l'origine,
Mes pieds contre les tiens, mes bras sur ta poitrine,
Et la douce chaleur de tes reins sous mes flancs
Brûle comme le jour sur la terre au printemps.
(« Les Noces de Capri »¹⁵)

Donna, in me tu vivi, doppia dall'origine,
I tuoi piedi premono le mie mani, i tuoi seni sotto il mio petto,
E sotto i miei fianchi, il dolce calore delle tue reni
Si perde nel fresco delle lenzuola bianche.

Uccello impazzito, t'immergi
Ben oltre l'inverno:

Le ali protese
Al di là del mare.

15 *Ibid.*, p. 213.

Nella cuna dell'esilio la gioia così s'infiora:
Attorno al nostro fuoco, l'anello si rompe delle notti.
Dal corpo nostra dimora, ove rosseggia il mattino,
Oscure fuggono, verso il mare, le colline.

Il gabbiano nel vento
Si libra nel suo spazio:

Il sol levante
Porta la nostra vita

Eva, in te dormo, uno dall'origine
I miei piedi premono i tuoi, le mie braccia sul tuo petto.
E sotto i miei fianchi il dolce calore delle tue reni
Brucia come il giorno sulla terra di primavera.

Les paroles de la méditation nocturne se coulent d'elles-mêmes dans le rythme de la langue italienne :

Je parle seulement lorsque j'ai bu le souffle
à la source noire de la rosée,
son flux de lune est devenu
ma voyelle première,
l'âme du lait tissée dans le silence de la lumière.

Derrière elle se tient,
immense et sans visage,
la nuit future où chante
la pluie verte qui germe
dans mon commencement.
(« En élevant les mains pour la néoménie »¹⁶)

Parlo soltanto quando il soffio ho bevuto
alla nera fonte della rugiada,
il suo flusso lunare è diventato
la mia vocale prima,
l'anima del latte intessuta nel silenzio della luce.

16 *Ibid.*, p. 378.

Dietro ferma sta,
 immensa e senza volto,
 la notte futura ove canta
 la pioggia verde che germoglia
 nel mio cominciare.

Enfin, Jérusalem, la ville qu'il va découvrir à travers les traits contradictoires des figures féminines de l'Écriture :

Sauverons-nous l'éclair, l'instant du thyrsé offert
 Entre étoile et rivière à la cité mouvante ?
 Guérirons-nous le temps, ramenant de l'exil
 L'arche de bois d'olive irriguant le désert
 Avec l'huile de l'arbre ? Ô lumière sans voix,
 Parole enfin votive, éclair du cœur aimant...
 Me voici de retour
 Dans mon commencement. Muets, mais de désir,
 Mes yeux chantent les femmes de Jérusalem :
 Miriam, Rachel, Dina, mères du jeune peuple.
 Dans la clarté des rues sans hâte elles mûrissent,
 Toutes sont dans l'espoir du sauveur d'Israël.
 Jadis comme aujourd'hui Jacob exulte en elles.
 Haute marée la nuit déferlant sur la plage,
 La Parole indicible est faite à leur image.
 Elle invente un secret que nous tremblons d'entendre :
 L'humilité de naître et de recommencer.
 (« Jérusalem »¹⁷)

Salveremo il lampo, l'istante del tirso offerto
 Tra stella e fiume alla città in movimento ?
 Guariremo il tempo, portando dall'esilio
 L'arca di legno di ulivo? irrigando il deserto
 Con l'olio dell'albero ? O luce senza voce,
 Parole finalmente votive, lampo del cuore amante...
 Eccomi tornato
 Al mio inizio. Muti, ma per il desiderio,
 I miei occhi cantano le donne di Gerusalemme :
 Miriam, Rachele, Dina, madri del giovane popolo.
 Nella luce delle strade, senza fretta, loro maturano,

17 *Ibid.*, p. 244.

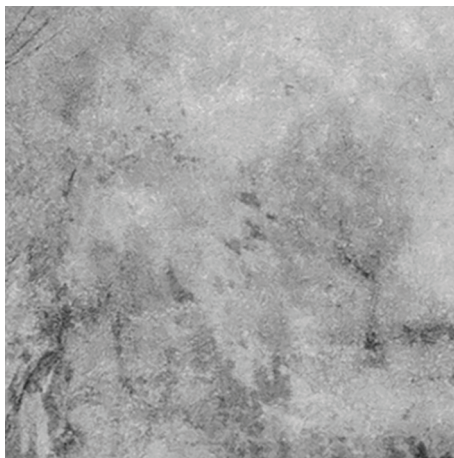
Tutte sperano il salvatore d'Israele.
Ieri come oggi Giacobbe esulta in loro.
Alta marea di notte che dilaga sulla spiaggia,
La Parola indicibile somiglia loro.
Inventa un segreto che temiamo di sentire :
L'umiltà di nascere e di ricominciare.

Vigée, évoquant Jérusalem, nous dit qu'aucune ville au monde n'a concentré en elle-même, à un tel point d'intensité le rêve, l'espoir, la force, la foi, la volonté d'exister d'un peuple à travers les millénaires : son rôle et sa responsabilité éthique et spirituelle, en tant que poète, ce n'est pas seulement de célébrer la mémoire des pères et d'annoncer l'ère messianique, mais aussi de témoigner la résurrection des profondeurs de la terre de tout un peuple :

Notre génération périt dans le désert.
Quand le bâton toucha nos visages brûlés
L'eau du rocher jaillit hors des orbites creuses.
Dans nos yeux, massifs pleins du sel de la mer Morte,
Brillèrent tout à coup les larmes de la joie.
Ô grâce du retour, rupture de l'exil :
Frère et sœur dispersés ne se perdront plus guère,
Ils sont illuminés par le feu qui les lie.
Longtemps chacun n'était qu'âme perdue sans monde,
Eau morte abandonnée aux brouillards de l'absence :
Mais l'amour est retour, fondation et naissance,
Flot de vie jaillissant des montagnes natales !
Ce qu'au matin l'homme a perdu, le soir il le retrouve,
Avec une autre joie, magnifiée par les larmes,
Riche de toute perte, avec l'éclat sans fin
De la lumière inscrite aux tempes par la mort.
(« Le poème du retour »¹⁸)

La nostra generazione perì nel deserto.
Quando il bastone toccò i nostri volti bruciati
L'acqua della roccia sgorgò fuori dalle orbite incavate.
Nei nostri occhi, massi pieni del sale del Mar Morto,
Brillarono all'improvviso le lacrime di gioia.
O grazia del ritorno, rottura dell'esilio :
Fratelli e sorelle dispersi ormai non si perderanno più,
Sono illuminati dal fuoco che li lega.

Per lungo tempo, ognuno era soltanto un'anima persa senza mondo,
Acqua morta abbandonata nelle nebbie dell'assenza:
Ma l'amore è tornato, fondazione e nascita,
flusso vitale sgorgante dalle montagne natie!
Ciò che l'uomo ha perso al mattino, lo ritrova alla sera,
Con un'altra gioia, magnificata dalle lacrime,
Ricca di ogni perdita, con lo splendore senza fine
Della luce incisa sulle tempie dalla morte.





Paul Weiss, Xylogravure.